

La voix éteinte

Annie Dulong

Numéro 130, septembre 2011

Réinventer le 11 septembre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dulong, A. (2011). La voix éteinte. *Moebius*, (130), 77-82.

ANNIE DULONG

La voix éteinte

Il a trente-six ans. De l'autre côté de la porte, il a posé sa main sur le comptoir, entre les brosses à dents électriques Batman et Spiderman de ses fils, les pots de crème de sa femme et son rasoir électrique. Du bout du doigt, il repousse lentement une bouteille de pilules. Il ne lève pas la tête. S'il le faisait, il verrait que son crâne se dégarnit un peu, et que ses cheveux repoussent blancs. Mais il ne lève pas la tête. L'ongle de son index s'est cassé l'autre jour, il reste l'ombre d'une trace de sang. Ce n'est pas douloureux. Ce n'est pas pour cela qu'il ne lève pas la tête. Il devrait se raser, au moins se passer un peu d'eau sur le visage. Éloigner sa main du flacon de pilules, attraper sa brosse à dents, une brosse toute simple, bleue, déposée dans un verre jaune avec des coquillages et des étoiles de mer. La salle de bain est décorée ainsi, ils aiment la plage, y ont passé leurs meilleures vacances, ce n'est pas original mais il s'en fout. Sur les murs, sa femme a accroché des photographies de leurs différentes époques, sans les enfants, avec les enfants, en couple avec les enfants laissés à la maison. Pour oublier, pour se ressourcer, pour se retrouver. L'an dernier, ses beaux-parents se sont occupés des enfants et sa femme et lui ont roulé jusqu'aux palmiers de Key West. Deux semaines de plage, de palmiers, de vagues et de calme.

Et puis ils ont dû rentrer.

Sa tête est encore baissée. Il sent la tension dans son cou, à l'arrière, cela tire jusque vers les oreilles. Mais il ne bouge pas. Key West. Il devrait y retourner. Peut-être amener les enfants. Et pourquoi pas les parents. Un truc de

famille. Non, ce serait trop. Trop décisif. Il ne peut pas, ne peut pas agir comme ça. Passer du temps avec les enfants, oui, mais pas avec les deux paires de grands-parents.

Les garçons sont réveillés. Le plus petit s'est fait voler quelque chose par le plus grand. C'est le drame, la grande catastrophe. Il ne leur dit pas que ce n'est rien, tout cela, les jouets qui disparaissent, les éraflures, les fenêtres cassées, les balles perdues. Il ne leur dit surtout pas voyons les garçons, faut relativiser. Avec tout ce qui s'est passé. Avec ce qui s'en vient. Il ne leur dit jamais cela. Ne leur parle pas des pauvres qui n'ont rien à manger. Des catastrophes. Des avions. Il leur laisse leurs petits drames, n'intervient que lorsqu'il sent qu'ils dérapent et ne peuvent plus régler le problème sans lui. Alors il rend la balle ou le vélo à son propriétaire, envoie le coupable s'asseoir dans un coin, pas le visage au mur, non, assis là, le dos bien calé dans le coin, à regarder son frère continuer à jouer et la famille reprendre ses activités. Le visage au mur, il sait que cela ne donne pas grand chose. Il a passé la moitié de son enfance là, il connaît bien l'odeur de la peinture et des murs usés, cela n'a pas fait de lui une meilleure personne. Non, il veut que ses fils comprennent autrement qu'ils ne peuvent pas se torturer mutuellement. Qu'ils comprennent... il ne pense même pas les mots qui finissent la phrase. Ne veut pas. S'y refuse, aussi obstinément qu'il refuse en ce moment de relever la tête et de voir le reflet de son visage dans le miroir.

Jane ne dit rien. Il l'entend brasser des choses, sait qu'elle prépare le déjeuner des garçons. Il sait qu'elle sourit en ce moment, mais que bientôt, si les garçons continuent, elle parlera. Pas fort. Jane ne crie pas. Il connaît sa voix lorsqu'elle se fâche, les garçons aussi. Ils savent tous les trois qu'il n'y a rien de pire que la voix de Jane lorsque ça suffit. Froide. Précise. Pas violente, non, mais tellement déterminée, définitive, qu'il est impossible de résister. C'est sa voix des grands jours, elle ne la sort pas souvent mais elle fait toujours son effet. Avant Jane, il ne savait pas qu'une voix calme pouvait faire autant. Il croyait qu'il fallait crier, hurler, bouger les bras, saisir, peut-être même donner une bonne claque sur les fesses. Mais Jane n'a jamais levé la main sur les enfants. Ou crié. C'est une autre chose qu'il

aime chez elle. Mais c'est difficile à expliquer. « Maman, quand elle se fâche, j'ai le goût de me cacher sous les tuiles de la cuisine et j'arrête tout de suite. » C'est ce que le plus vieux a dit. Cela résume bien, croit Jack, l'effet de Jane sur leurs enfants.

Il faudrait qu'il sorte de la salle de bain, il ne peut pas rester là toute la journée. Ils ont des projets aujourd'hui, de tout petits projets, mais ce sont des projets tout de même. Aller faire les courses. Voir un film. Manger au restaurant. Les enfants choisiront, c'est leur journée, il le leur a promis, et il ne rompt jamais ses promesses. Il a ouvert le robinet, et sent l'eau se réchauffer lentement sur ses mains. Il pourrait rester ainsi longtemps, la tête dans le vide. Il pourrait ne jamais quitter la salle de bain. Mais il attrape la barre de savon et se frotte lentement les paumes, puis les doigts, puis les ongles, là, pour faire disparaître la trace de sang. Isaac, le plus vieux, n'aime pas le sang, même les traces séchées, cela lui donne le vertige. Jacob, par contre, c'est autre chose. Il l'a surpris l'autre soir en train de regarder la télé, avec son pyjama à pattes, son ourson et ses céréales. C'était un reportage sur les transplantations, et le petit de cinq ans regardait cela, bien concentré, pendant que ses céréales ramollissaient. Il a voulu lui dire voyons Jacob, ne regarde pas cela, mais le gamin a levé les yeux vers lui et lui a dit : « Papa, regarde comme c'est beau, le monsieur, il a un nouveau cœur. » Il s'est assis avec son fils, rien d'autre à faire que cela.

L'eau est trop chaude, ses doigts crient grâce. De l'autre côté de la porte, les garçons se sont calmés, Jane les a avertis. Elle frappe doucement la porte, Jack, tu viens, le déjeuner est prêt, on t'attend. Il ne répond pas, pas vraiment, grommelle un peu, attrape son rasoir et sa crème à raser. Il faudra bien qu'il se regarde à un moment ou à un autre. Il ne pourrait expliquer pourquoi il résiste autant à lever les yeux ce matin. Son visage n'est pourtant pas marqué, il a un peu vieilli, certes, mais qui ne vieillit pas après tout cela.

Il est allé là-bas parce qu'il le fallait. C'était son boulot, peut-être, mais surtout il n'a pas réfléchi, n'a pas pris de décision, il y est allé simplement, parce qu'il pouvait se rendre utile, aider, chercher avec les autres. Il n'y avait

dans les tours personne qu'il connaisse vraiment mais tant de gens dont il avait entendu parler, dans ses vingt ans comme policier. Il lui semblait y avoir presque été, être intimement concerné par ce qui s'y était passé. Du moment où il avait appris qu'il se passait quelque chose à celui où il avait retenu Danny qui voulait s'approcher de la pile de débris, Jack avait su qu'il ne quitterait pas le site. Son histoire n'est pas originale, ne l'a jamais été, quand on s'appelle John, même avec le surnom de Jack, l'originalité n'est pas le point de départ de l'histoire. Il ne prétend pas cela. Ne raconte jamais ce qu'il a vu là-bas, pas par modestie, mais parce qu'il l'a vu avec les autres, et que dès lors, il lui semble que cela ne lui appartient pas, pas vraiment, que son histoire n'est pas celle qu'il faut raconter. Jane pense qu'il est traumatisé, elle le lui a dit un jour, après avoir fait des recherches, après avoir parlé aux autres femmes de policiers. Stress post-traumatique. C'est la seule fois où il a levé le ton. Pour dire non. Tu comprends rien, Jane. Ou oui, ok, c'était trop, ce que j'ai vu, mais ce n'est pas cela, tu comprends, ce n'est pas cela qui compte.

John, Jack, il ne savait plus comment il s'appelait là-bas. Il ne savait pas où il était. Mais il était là, avec les autres. C'est important, avec les autres. Pendant toutes ces journées, une lampe de poche à la main, une bouteille d'eau à la ceinture, un casque sur la tête, ils étaient ensemble. Ça ne servait à rien de parler, de dire j'ai trouvé quelque chose. Ils trouvaient tous quelque chose, à tout moment, de toutes petites choses, difficiles à identifier, de plus grosses, qu'ils faisaient un effort pour ne pas trop regarder, parce que parfois, oui, c'était trop. Des femmes dénudées par le feu. Parfois enceintes, ça se voyait. Des hommes déchiquetés. Des bouts de corps. Il fallait trier. Parfois, il fallait crier, pour que tout s'arrête, un instant, pour être sûr qu'ils n'avaient pas entendu quelqu'un, même si c'était impossible, ou pour s'assurer que ce qui restait n'allait pas s'effondrer, les engloutir.

Après, quand ils se rendaient dans les tentes ou sur le bateau pour manger et dormir, ils ne disaient rien. Parfois il y en avait un qui pleurait, ou qui jurait. C'est arrivé à Jack, quelques fois, avec une femme enceinte entre autres.

Pourquoi elle importait plus que les autres, il ne le sait pas. Mais la quatrième fois, cette journée-là, où il a dû s'éloigner d'elle alors qu'elle était tout près parce que la pile de débris tremblait, et que lorsqu'il est revenu elle avait disparu, c'était trop. Il a gueulé. Les gars l'ont regardé, ont soulevé leur casque, une main s'est posée sur son épaule, quelqu'un l'a enlacé. Et puis ils ont repris le travail.

Il n'a pas raconté cela. Cela fait des mois maintenant, des années. Presque quatre. Il a repris le travail, quand le site a été vide. Est retourné patrouiller. Et puis il s'est mis à tousser. À tousser plus fort que quand il était là-bas, avec les feux qui rageaient, et les vapeurs d'essence, d'amiante, de plastique. Bronchite. Pneumonie. Cancer. Ses poumons sont brûlés, sa trachée est du papier sablé, et sa voix s'est éteinte lentement, à force de tousser.

Il ne lève toujours pas les yeux, se rase sans regarder. Ne répond pas à Jane, ni à Jacob, ni à Isaac qui, de l'autre côté de la porte, le taquent. Il a toute la journée pour être avec eux. Il ne travaille plus. Depuis sept mois, depuis que les médecins lui ont dit qu'il n'y avait plus rien à faire. Alors tous les jours, il tousse, il joue avec les enfants, dort et évite de parler. Pour ne pas entendre ce que sa voix est devenue.

Jane est postée de l'autre côté de la porte, elle l'attend, pour commencer la journée, mais c'est comme s'il n'était jamais revenu de là-bas, de ces mois là-bas, avec la poussière et la cendre et l'odeur. Il peut se regarder tant qu'il veut dans le miroir, Jane ne le reconnaît pas, pas depuis ce jour-là, quand il est arrivé à 23 h, épuisé, vieilli, couvert de cendres, les yeux ailleurs, la voix éteinte. Il ne lui a presque rien raconté, sauf l'histoire de Danny, le conducteur de train qui cherchait son frère et savait qu'il ne le trouverait pas. Il a dormi deux heures, puis est retourné.

Il n'a jamais fumé. Mais il est allé là-bas. Est resté plusieurs mois. Et maintenant, aujourd'hui, alors qu'un reste de mousse se résorbe lentement au fond du lavabo et que ses garçons s'amuse avec un ballon dans le corridor, il n'a plus de voix.

